

Phonologie, Master LFA
Professeur : André THIBAUT

Semaine 7

Les deux voyelles orales ouvertes (/a/ et /ɑ/) en français

0. Introduction

Nous n'avons pas parlé la semaine dernière du timbre de la voyelle la plus ouverte de toutes, le /a/, mais certains d'entre vous m'ont déjà demandé s'il existait effectivement une différence entre deux voyelles ouvertes orales en français, l'une antérieure et l'autre postérieure, comme on peut encore le lire dans la plupart des ouvrages. Nous allons donc consacrer le cours d'aujourd'hui à ce problème.

Disons tout d'abord que dans une optique FLE, il n'est pas très important d'enseigner la distinction phonologique entre un /a/ antérieur et un /ɑ/ postérieur ; ceux d'entre vous qui ne les distinguent plus (et vous devez être majoritaires, pas seulement dans le sud mais aussi de plus en plus dans le nord de la France) n'ont pas de souci à se faire avec cet aspect de la phonologie du français. Cette distinction est beaucoup plus moribonde que celles que l'on a vues la semaine dernière. Toutefois, pour votre culture générale, et pour que vous soyez capables de répondre aux questions embarrassantes que vos étudiants étrangers ne manqueront pas de vous poser, il y a lieu de se pencher sur le sujet.

1. Aspects phonétiques

Voyons d'abord les aspects simplement phonétiques de la question, avant de passer aux aspects phonologiques. Nous avons déjà vu que le système des voyelles du français est normalement représenté sous la forme d'un trapèze (et non d'un triangle, comme c'est le cas pour les langues qui ne disposent que d'un seul /a/) ; j'en propose ci-dessous une version très simplifiée dans laquelle les voyelles antérieures arrondies ([y, ø, œ]) et les voyelles nasales ([ɛ̃, ɑ̃, ɔ̃, œ̃]) ont été éliminées :

	Antérieures		Postérieures
Fermées	í		u
Semi-fermées	e		o
Semi-ouvertes	ɛ		ɔ
Ouvertes		a	ɑ

Signalons que l'on représente les voyelles comme un trapèze et non comme un carré parce que la distance articuloire entre [i] et [u] est supérieure à la distance articuloire entre [a] et [ɑ], la langue ayant plus de liberté pour se mouvoir de l'avant à l'arrière de la cavité buccale lorsqu'elle est projeté vers le palais pour prononcer les voyelles les plus fermées que lorsqu'elle s'écrase pour prononcer les voyelles les plus ouvertes.

Indépendamment de la valeur phonologique de l'opposition entre les deux voyelles orales les plus ouvertes, on remarque qu'il existe en français, selon les mots, la structure syllabique, les régions, les classes sociales, les intentions stylistiques, etc., une façon plus antérieure de prononcer la voyelle orale la plus ouverte, et une façon plus postérieure. Le [a] antérieur connaît même une variante encore plus antérieure et légèrement plus fermée, que l'on transcrit [æ] et qui se situe phonétiquement à mi-chemin entre [a] et [ɛ] ; c'est celle du mot anglais *apple*, par exemple, mais on peut l'entendre dans l'accent parigot et aujourd'hui un peu vieillot : cf. <voir> prononcé [vwæʒ]. À l'opposé, la variante postérieure connaît aussi une réalisation encore plus fermée, et surtout plus labialisée, qui est à mi-chemin entre [ɑ] et [ɔ] et qu'on transcrit [ɒ]. Encore une fois, l'accent parisien un peu archaïque mais encore vivant chez les personnes âgées, surtout dans certaines classes sociales, connaît cette prononciation très postérieure et labialisée : on l'entendra par exemple dans le mot <pas>, prononcé [pɒ]. En syllabe fermée s'ajoute le problème de la durée vocalique (brève vs longue), qui peut être un trait redondant (l'antérieure est normalement brève, alors que la postérieure tend à être plutôt longue), mais aussi se substituer au timbre et devenir le seul trait distinctif.

Reprenons donc le tableau phonétique pour y ajouter ces deux sons :

	Antérieures		Postérieures
Fermées	i		u
Semi-fermées	e		o
Semi-ouvertes	ɛ		ɔ
	æ		ɒ
Ouvertes	a		ɑ

Ajoutons à ce tableau que les systèmes phonologiques qui ne distinguent pas deux phonèmes vocaliques ouverts retiennent le symbole /a/ (et non /ɑ/) pour transcrire le seul phonème vocalique d'aperture maximale.

Illustrons brièvement avant d'aller plus loin dans quels types de mots on pouvait observer autrefois (c'est de moins en moins le cas aujourd'hui) des oppositions phonologiques entre /a/ et /ɑ/. On distinguera fondamentalement deux types de contextes : en syllabe ouverte, et en syllabe fermée.

- Exemple de distinction en syllabe ouverte : <las> [la] ~ <là> ou <la> [la]
- Exemple de distinction en syllabe fermée : <tâche> [ta:ʃ] ~ <tache> [taʃ]

2. Une opposition en déliquescence

À l'époque où les prononciations respectives de la variante antérieure et de la variante postérieure étaient très clairement distinguées du point de vue acoustique, l'existence d'une opposition phonologique était facile à démontrer, et à étudier (du point de vue de sa répartition selon la structure syllabique du mot, selon les lexèmes, selon l'âge ou les classes sociales, etc.) ; aujourd'hui, cependant, la grande majorité des Français ne distingue plus, semble-t-il, ou alors distingue encore mais d'une façon fluctuante, lacunaire, irrégulière, qui varie beaucoup selon les mots et les locuteurs. Il est donc très difficile de proposer un portrait de la situation dans l'usage contemporain. Nous allons toutefois essayer de dresser la situation historique de cette opposition phonologique, ce qui est un peu plus facile.

3. La valeur sociolinguistique de l'allophone postérieur

Notons avant de commencer que la perte de l'opposition phonologique entre la variante antérieure et la variante postérieure ne signifie pas que les deux variantes ont cessé d'exister à tout le moins comme purs allophones, que ce soit en distribution complémentaire chez certains locuteurs, ou en distribution libre chez certains autres. On remarque par exemple que le [ɑ] postérieur est parfois utilisé par certains locuteurs comme marque sociale de distinction ; ou, pour le dire autrement, par pur snobisme. Comme l'usage de cette voyelle postérieure était autrefois l'apanage des vieilles familles parisiennes, certaines personnes peuvent être tentées de l'utiliser aujourd'hui pour se distinguer linguistiquement. À ce petit jeu, on peut tomber assez rapidement dans l'hypercorrection. Si un mot comme *passion* pouvait effectivement se prononcer autrefois avec un [ɑ] postérieur (le Petit Robert 1977 donne encore les deux prononciations comme possibles, bien qu'à partir de l'édition de 1993 seule la variante antérieure soit encore donnée), ce n'est pas le cas de n'importe quel mot. Lorsqu'un locuteur (par exemple un homme politique, pour citer un exemple particulièrement plausible), prononce certains mots avec un [ɑ] postérieur et même long – la longueur étant un trait redondant de la variante postérieure – sans que cela soit justifié du point de vue étymologique, il commet ce que l'on appelle une **hypercorrection**. Voulant trop bien faire, il utilise la variante postérieure là où elle n'a pas lieu d'être, du point de vue étymologique. Exemples :

- <tu m'épates> *[tymepɑ:t] (comme si cela rimait avec <pâte>)
- <un animal> *[œnanimɑ:l] (comme si cela rimait avec <mâle>)

C'est précisément la disparition (ou, à tout le moins, l'affaiblissement, la lente déliquescence) de l'opposition phonologique entre les deux variantes qui rend possible ces effets stylistiques.

Il convient également d'attirer l'attention sur la fréquence élevée d'apparition d'un [ɑ] postérieur comme réalisation phonétique obligée à la suite d'un [w] : <la loi> [lalwɑ] ; <François> [fʁɑ̃swɑ]. Chez les locuteurs qui connaissent la distinction entre la voyelle antérieure et la voyelle postérieure dans d'autres contextes, on dira qu'ici il y a neutralisation de l'opposition au profit d'une réalisation phonétique postérieure ; chez les locuteurs qui n'ont qu'un seul phonème de toute façon, on dira qu'on a affaire dans ce contexte à une variante combinatoire postérieure, qui résulte de l'effet assimilatoire de la semi-voyelle [w].

4. Le faible rendement de l'opposition /a/ ~ /ɑ/

Signalons également que la perte de l'opposition phonologique a été facilitée par le fait que le nombre de paires minimales touchées n'est pas très considérable, et que le contexte suffit

dans l'immense majorité des cas à désambiguïser des formes qui sont devenues homophones ; cf. les énoncés suivants : *j'ai mal à la tête* (tout le monde comprend bien que ce n'est pas le mot *mâle* que nous avons ici) ; *le mâle de la girafe* (encore une fois, l'énoncé n'est guère ambigu) ; *j'ai fait une tache de vin sur la nappe* (on voit bien qu'il ne s'agit pas d'une *tâche*) ; *j'ai plusieurs tâches à effectuer au bureau* (on comprend bien qu'il ne s'agit pas de faire des *taches*). Vous pouvez vous amuser à essayer de trouver des contextes où l'opposition entre *patte* et *pâte* peut déboucher sur un malentendu : ce n'est pas si facile que ça en a l'air à première vue. Nous touchons ici un point important de phonologie diachronique : pour qu'une opposition puisse disparaître sans causer trop de cas d'homonymie (et donc nuire à la communication), il faut qu'elle soit relativement peu rentable.

5. Les données d'enquête

5.1. Une enquête portant sur 17 témoins parisiens

Avant de voir quels sont les conditionnements historiques (et, à travers eux, les indices orthographiques) qui régissent la répartition des timbres de la voyelle orale la plus ouverte du français, nous allons d'abord jeter un coup d'œil aux données que l'on peut relever dans l'enquête d'Henriette Walter (cf. *La phonologie du français*, PUF, 1977) sur la vitalité de l'opposition phonologique entre les deux voyelles (/a/ et /ɑ/). Je ne peux pas vous dire ce qui en est aujourd'hui, mais nous avons des données fiables au moins pour la première moitié de la décennie des années 70 du vingtième siècle, qui ont été relevées auprès d'un échantillon de 17 témoins âgés de 22 à 73 ans et originaires de diverses régions mais ayant tous vécu à Paris très longtemps. Dans l'ensemble, ils distinguent encore tous très bien les deux phonèmes. Voici d'abord ce qu'Henriette Walter nous dit de cette opposition dans le chapitre II de l'ouvrage cité ci-dessus, consacré à une description du système phonologique moyen :

« L'opposition /a/ ~ /ɑ/ mérite d'être présentée plus en détail. Si cette opposition existe effectivement chez tous nos locuteurs, quoique à des degrés divers, il faut néanmoins attirer l'attention sur deux types de phénomènes qui contribuent à en faire une opposition particulièrement instable. D'une part, la répartition des deux phonèmes dans les unités lexicales est très souvent différente d'un sujet à l'autre, tel d'entre eux prononçant un /a/, par exemple dans *cas*, alors que tel autre prononce un /ɑ/, alors que tous deux distinguent parfaitement *mal* avec un /a/ de *mâle* avec un /ɑ/. D'autre part, la réalisation de cette opposition varie de façon très sensible selon les sujets, ce qui peut rendre difficile l'identification des unités lexicales dans lesquelles elle se manifeste. Ces deux circonstances font de /a/ ~ /ɑ/ une opposition sur laquelle on a tendance à ne plus faire reposer le poids de la communication, étant donné les risques d'incompréhension ou d'incertitudes qui en résultent. C'est ainsi par exemple que l'on a constaté la baisse de fréquence d'emploi de l'adjectif *las* au profit de *fatigué* pour éviter sans doute les risques de confusion avec *là*. » (op. cit., pp. 41-42).

Voyons maintenant en vitesse le comportement de chacun des 17 témoins par rapport à l'opposition qui nous intéresse (op. cit., pp. 59-106) :

- a. Informateur né à Paris, 45 ans. « [...] le sujet *a* oppose très régulièrement /a/ à /ɑ/, aussi bien dans les monosyllabes que dans les finales de polysyllabes. On a cependant constaté que l'opposition se maintenait de façon un peu moins constante en syllabe finale libre dans les polysyllabes. En revanche, l'opposition se maintient parfaitement en syllabe non finale. [...] l'articulation de /a/ est peu avancée, celle de /ɑ/ est ouverte plutôt que postérieure. La répartition des deux phonèmes est le plus souvent conforme

à la majorité des usages étudiés. On a cependant relevé des cas où le sujet *a* était le seul à prononcer un /a/ là où tous les autres sujets avaient un /a/, par exemple dans *diencéphale, forsythia, triade*. »¹

- b. Informatrice née à Paris, 45 ans. « [...] par comparaison avec les autres sujets étudiés, l'informatrice *b* présente un nombre considérable de /a/ : on a constaté en particulier chez elle l'existence de /a/ dans des mots prononcés traditionnellement à Paris avec un /a/, comme par exemple dans *bague, fromage* et *crystal*. On peut se demander si cette caractéristique n'est pas le résultat de son enfance passée à Lille, où cette opposition peut être, soit inexistante, avec une réalisation presque toujours postérieure, soit assurée mais avec une répartition très particulière de /a/ et de /a/. Mais nous verrons plus loin que l'informateur *j* qui, lui, a toujours vécu à Paris, présente la même caractéristique. L'opposition se maintient moins bien en position non finale. »
- c. 29 ans ; informatrice née à l'étranger, ayant vécu à partir de l'âge de 8 ans en province, puis depuis l'âge de 20 ans à Paris. « [...] l'opposition est très nette et constante dans toutes les positions. [...] les deux membres [de l'opposition] en sont parfaitement identifiables, l'un, un /a/ légèrement antérieur, et l'autre, un /a/ postérieur, généralement allongé. »
- d. 38 ans, née à Argenteuil, puis a vécu à Paris. « [...] l'opposition est constante, surtout dans les monosyllabes. Elle semble se maintenir moins bien dans les finales de polysyllabes, surtout en syllabe couverte. En syllabe non finale, elle se maintient mieux en syllabe ouverte qu'en syllabe couverte. [...] l'articulation de /a/ est peu avancée, celle de /a/ très ouverte plutôt que très postérieure. On a déjà signalé ce même type de réalisation chez nos informateurs *a* et *b*. Après [w], l'informatrice *d* montre une certaine tendance à la neutralisation de l'opposition, avec une réalisation correspondant à l'articulation habituelle de /a/. La répartition de ces deux phonèmes est le plus souvent conforme à celle de la majorité des informateurs. On a cependant pu relever le mot *poigne*, qu'elle est seule à prononcer avec un /a/. »
- e. 65 ans, née à Paris, a toujours vécu à Paris. « [...] cette opposition est plus constante dans les monosyllabes que dans les polysyllabes. [...] souvent difficilement perceptible car, si /a/ est parfois assez avancé (le deuxième *a* de la graphie de *avocaillon* a même été transcrit comme [ɛ]), la réalisation du phonème /a/ n'est jamais très postérieure, et elle est généralement dépourvue de longueur. »
- f. 44 ans, né à Paris, a toujours vécu à Paris. « l'informateur *j* maintient cette opposition de façon constante dans toutes les positions. [...] la voyelle /a/ est peu avancée, tandis que /a/ est très ouvert plutôt que postérieur. Cette réalisation particulière du phonème /a/ a déjà été signalée pour les sujets *a*, *b* et *d*. D'autre part, comme on l'a déjà dit à propos de l'informatrice *b*, l'informateur *j* semble avoir une légère propension à favoriser cette articulation très ouverte, surtout dans les monosyllabes et devant /r/ final : *dague, mare, soir*. »
- g. 28 ans, née à Paris, a vécu surtout à Paris. « [...] cette opposition est pratiquement inexistante dans toutes les positions, mais l'informatrice est capable et susceptible de la réaliser dans certains cas : on trouve par exemple *mal* avec /a/, *mâle* avec /a/. [...] dans les rares cas où elle se manifeste, l'opposition se réalise grâce à la distinction entre un /a/ peu avancé et un /a/ peu reculé, mais souvent accompagné de longueur. »
- h. 73 ans, née dans la région parisienne, a vécu un peu en province de 3 à 12 ans (Tours, Meuse, Marne), puis à nouveau en région parisienne depuis. « Cette opposition se maintient parfaitement dans toutes les positions. [...] le phonème /a/ se réalise comme

¹ Cette observation est évidemment ridicule. Ces mots sont extrêmement rares et le témoin les a prononcés n'importe comment, c'est tout ! Il s'agit d'un artefact de la méthode de recueil des données.

- un [a] légèrement antérieur, le phonème /a/ comme un [A] modérément postérieur, souvent pourvu d'une certaine longueur. »
- i. 63 ans, né en Savoie, y a vécu jusqu'à 11 ans. A vécu ensuite à Paris. En fait, il s'agit d'André Martinet lui-même, comme le reste de sa biographie nous le laisse deviner. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ se maintient parfaitement bien dans les monosyllabes aussi bien que dans les finales de polysyllabes, ainsi que dans les syllabes non finales. [...] bien que l'informateur ait une conscience très nette de toujours distinguer entre /a/ et /ɑ/, il est souvent difficile d'identifier les deux phonèmes à l'audition [nous touchons là l'une des limites méthodologiques d'un travail mené sur la seule base de la perception auditive de l'enquêteur, prisonnier de son propre « filtre phonologique » ; une démarche instrumentale aurait été ici plus lourde, mais plus probante sur le plan théorique]. En effet, les réalisations de ces deux phonèmes sont très proches, /a/ étant peu avancé, /ɑ/ peu reculé, et presque toujours dépourvu de longueur. La répartition des deux phonèmes est souvent celle de la majorité des informateurs, mais on a pu relever des mots comme *spectacle*, ou *chacun* où il était le seul à prononcer un /a/ et non un /ɑ/. Cette opposition est neutralisée en [a] devant /r/ de la même syllabe (*art*, *gare*, *parfum*) et en [ɑ] après [w] (*poix*, *toi*). Devant [j] et [ɥ], la réalisation du groupe est [wɔ] (*nettoyer* [netwɔje]). » [ce dernier détail est intéressant pour mieux connaître la prononciation d'André Martinet, mais dans l'économie d'ensemble de la présentation que nous fait H. Walter du système phonologique de ses témoins, il apparaît comme totalement isolé]
- j. 39 ans, née à Paris, a vécu dans les Alpes-Maritimes de 8 à 17 ans, puis ensuite toujours à Paris. « [...] l'opposition est très embryonnaire. On peut la trouver dans les monosyllabes plus fréquemment que dans les polysyllabes, mais elle est très instable. L'opposition existe par exemple pour *mal-mâle*, et on a pu compter 59 occurrences du phonème /a/ sur les 203 monosyllabes où ce phonème était possible. [il semble un peu abusif ici de parler de phonèmes, juste après avoir dit que l'opposition est très embryonnaire ; il aurait été plus prudent de parler du son [ɑ], dont l'apparition sporadique ne permet pas de conclure à une interprétation phonématique, mais peut-être simplement à l'influence de l'école sur le comportement de l'informatrice, qui se sait en situation d'enquête] [...] lorsqu'elle est réalisée, cette distinction se fait rarement comme une voyelle antérieure s'opposant à une voyelle postérieure, mais plutôt comme deux voyelles de même timbre, dont l'une /a/, se réalise comme une voyelle brève modérément avancée [a], et l'autre /ɑ/, soit comme une voyelle longue [ɑ:], soit comme une voyelle accentuée : *matin* [matɛ̃] s'oppose à *mâtin* [ˈmatɛ̃]. Cette informatrice semble ainsi avoir mis à profit à des fins distinctives la mise en valeur accentuelle, disponible en français, puisqu'elle est généralement réservée à des utilisations affectives ou emphatiques dans cette langue. » [il faudrait aussi voir comment l'informatrice aurait prononcé ce mot dans un contexte de conversation spontanée, et non en lisant des listes de paires minimales, ce qui peut provoquer beaucoup de distorsion dans les résultats, qui sont ici totalement artificiels]
- k. 56 ans, né à Nantes ; vit à Paris depuis l'âge de 20 ans. « [...] l'opposition est très ferme et très constante en toutes positions, et particulièrement dans les monosyllabes. [...] elle est toujours parfaitement perceptible et extrêmement distincte, grâce à une articulation très avancée de /a/, souvent assez proche de [æ], et une articulation très reculée de /ɑ/. »
- l. 41 ans, né à Paris, a toujours vécu dans la région parisienne. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ se maintient bien en toutes positions. [...] la différence de timbre n'est pas très importante, /a/ étant peu avancé, /ɑ/ peu reculé. Le phonème /a/ est assez souvent réalisé avec une certaine longueur. »

- m. 22 ans, née à Paris, y a toujours vécu. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ est pratiquement inexistante, quoique l'on ait pu trouver *mal* /a/ s'opposant à *mâle* /ɑ/ et *chasse* /a/ s'opposant à *châsse* /ɑ/. Mais il s'agit là d'une opposition peu naturelle que l'informatrice peut réaliser à l'occasion mais qu'elle n'utilise que très rarement. [...] les rares fois où cette opposition se réalise, l'informatrice oppose un /a/ peu avancé à un /ɑ/ peu reculé, quelquefois légèrement plus long. »
- n. 56 ans, née dans la région parisienne où elle a vécu jusqu'à l'âge de 30 ans. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ est ferme et constante en toutes positions. [...] elle se réalise comme un /a/ assez peu avancé s'opposant à un /ɑ/ modérément postérieur et souvent allongé. »
- o. 45 ans, né au Mans dans la Sarthe ; a vécu successivement au Mans et à Paris dans son enfance, puis seulement à Paris à partir de l'âge de 17 ans. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ est très ferme surtout dans les monosyllabes. Cependant il existe chez l'informateur [...] une tendance assez marquée à neutraliser cette opposition après /w/ et après /r/, avec une réalisation [ɑ] dans les deux cas : *bois*, *doigt*, *foi* et *crabe*, *drame*, *ras*, *rat*. [...] l'informateur [...] la réalise [l'opposition] au moyen d'un /a/ légèrement antérieur s'opposant à un /ɑ/ nettement postérieur, mais d'une longueur modérée. »

En résumé, on peut conclure que c'est chez les plus jeunes témoins que l'opposition est menacée, ou carrément disparue. Il semblerait donc, d'après ces données, que c'est dans la seconde moitié du 20^e siècle que s'est joué le sort de cette opposition en français parisien. On peut aussi rappeler que la nature des traits articulatoires exploités pour réaliser l'opposition phonologique pouvait varier d'un locuteur à l'autre : lorsque la longueur se substitue au timbre au lieu de s'y superposer comme un trait redondant, les locuteurs qui s'attendent à une différence de timbre peuvent avoir l'impression que le locuteur ne réalise pas l'opposition, ce qui du coup tend à la fragiliser. H. Walter nous rappelle également plus loin (p. 107) que la répartition des phonèmes peut varier selon les mots d'un locuteur à l'autre, en particulier selon la structure syllabique (par exemple, un des locuteurs distingue en syllabe fermée mais pas en syllabe ouverte, ce qui est très bien attesté en francophonie). Ces hésitations sont symptomatiques de l'état de déliquescence de cette opposition.

5.2. Une enquête portant sur quatre témoins en province

Les témoignages dont nous venons de prendre connaissance sont tous représentatifs de locuteurs parisiens, ou y ayant longtemps vécu. On voit que c'est l'âge qui s'affirme comme le facteur le plus déterminant dans l'étude de la vitalité de l'opposition phonologique entre les deux A. Qu'en est-il du facteur géographique ? H. Walter a complété son étude avec la présentation du système phonologique de quatre locuteurs peu mobiles et originaires de régions très éloignées du bassin parisien. Que nous dit-elle de leur aptitude à opposer /a/ et /ɑ/ ?

Voyons-les un par un :

1. 72 ans, né à Hasparren au Pays Basque français, où il a presque toujours vécu ; il parle couramment le basque. Il ne connaît pas l'opposition /a/ ~ /ɑ/, tout simplement.
2. 51 ans, née dans les Pyrénées-Orientales, y a toujours vécu. Elle parle couramment catalan. Elle ne connaît pas non plus l'opposition qui nous intéresse : « [...] *patte* ne se distingue pas de *pâte*, et il ne se trouve aucun cas où un /a/ puisse s'opposer à un /ɑ/ chez cette informatrice. On constate cependant des réalisations [ɑ] dans certains contextes particuliers, notamment en contact avec la latérale /l/ pratiquement toujours réalisée vélarisée [...]. »

3. 72 ans, né en Charente-Maritime, y a presque toujours vécu. « L'opposition /a/ ~ /ɑ/ est très bien maintenue et très distincte. [...] le phonème /a/ se réalise très en avant et très fermé, comme [æ], devant /t/ de la même syllabe : *vouloir*, *gare*, *devoir*, *avoir* [-æʁ]. Dans les autres positions il se réalise comme un [a] moyen. Le phonème /ɑ/ se réalise comme une voyelle postérieure sans allongement. »
4. 79 ans, née à Autun (Saône-et-Loire), département où elle a toujours vécu. « [...] cette opposition se réalise de façon constante et subsiste dans toutes les positions. Elle se réalise comme une voyelle de grand degré d'aperture [a] s'opposant à une voyelle de même timbre, mais longue [a:]. Aucune réalisation [ɑ] n'a été relevée sur l'ensemble du corpus enregistré. De même, aucune réalisation très avancée [æ] n'a été relevée dans l'ensemble du corpus. »

Pour résumer, on constate que les deux locuteurs de l'extrême sud ne distinguent pas, que celui du centre-ouest distingue selon la norme, et que celle du centre-est distingue par la longueur et non par le timbre.

6. Comment se répartissaient /a/ et /ɑ/ ?

H. Walter nous entretient longuement de la vitalité de cette opposition, et des détails de sa réalisation phonétique, mais ne nous fournit qu'exceptionnellement des mots ou des paires minimales dans lesquelles on serait censé trouver, soit la variante antérieure, soit la variante postérieure. Comment savoir si un mot est censé, selon son étymologie mais aussi selon les nombreux phénomènes d'analogie qu'il peut avoir subis, se prononcer avec /a/ ou avec /ɑ/ ? La situation est extrêmement complexe, car il y a beaucoup de variation dans l'usage, dans le temps et dans l'espace, et donc par conséquent bien peu d'unité dans le traitement proposé par les différents ouvrages de référence. De plus, l'orthographe ne peut qu'exceptionnellement nous venir en aide. Je vais toutefois tenter de vous fournir quelques repères.

Nous allons considérer d'abord la position en syllabe finale (donc tonique) ouverte ; puis, la position en syllabe finale (donc tonique) fermée, et enfin en syllabe prétonique. Il conviendrait de dire d'abord que le timbre antérieur représente la situation normale, et que c'est le timbre postérieur qui représente le résultat d'une évolution ancienne et qui par conséquent mérite une explication.

6.1. En position tonique, syllabe ouverte

En position finale, en syllabe ouverte, l'amuïssement d'un -s final a provoqué la postériorisation de la voyelle, ce qui fait que l'on relève dans l'usage de certaines régions et à certaines époques les oppositions suivantes (qui sont toutes encore confirmées par la plus récente édition du Petit Robert dont je dispose, celle de 2002 ; cela dit, et c'est tout-à-fait ridicule, lorsqu'on écoute la prononciation de *las* et *là* sur le cédérom, on entend *exactement la même chose* !) :

- <las> [la] ~ <là> ou <la> [la]
- <ras> [ʁɑ] ~ <rat> [ʁa]
- <chas> [ʃɑ] ~ <chat> [ʃa]
- <mât> [ma] (s'écrivait autrefois <mast>) ~ <ma> [ma]
- <tas> [ta] ~ <ta> [ta]

- Citons encore <gars> [ga] qui ne se prononçait pas comme les syllabes de <gaga> [gaga], ou <pas> [pa] qui ne se prononçait pas comme celles de <papa> [papa], <bas> [ba] qui ne se prononçait pas comme celles de <baba> [baba], etc.

6.2. En position tonique, syllabe fermée

Passons maintenant à la position entravée, c'est-à-dire en syllabe fermée. La voyelle a pu subir un allongement et une postériorisation encore une fois en raison de la présence d'un *s* qui s'est amuï dans la prononciation, mais dont la graphie a gardé le souvenir sous la forme d'un accent circonflexe ; cela dit, l'accent circonflexe, comme nous l'avons mentionné la semaine dernière, peut aussi noter une longueur vocalique qui résulte de la fusion de deux voyelles. Enfin, la postériorisation peut résulter d'une ancienne nasalisation et ne pas être rendue dans la graphie par un accent circonflexe. Voici des exemples de ces trois catégories :

6.2.1. Chute d'un *s* intérieur

- <pâte> [pa:t] (s'écrivait autrefois <paste> ; s'oppose à <patte> [pat])
- <tâche> [ta:ʃ] (s'écrivait autrefois <tasche> ; s'oppose à <tache> [taʃ])
- <âtre> [ɑ:tʁ] (s'écrivait autrefois <astre> ; ne rime pas avec <quatre> [katʁ])
- <pâtre> [ɑ:tʁ] (s'écrivait autrefois <paste> ; ne rime pas avec <quatre> [katʁ])
- <âne> [ɑ:n] (s'écrivait autrefois <asne> ; ne rime pas avec <banane> [banan])
- Cf. encore (*il se*) *pâme*, (*il*) *blâme*, qui ne riment pas avec *dame*

6.2.2. Fusion de voyelles en hiatus

- <âge> [ɑ:ʒ] (s'écrivait autrefois <aage> ; ne rime pas avec la terminaison *-age* de mots comme *village* ou *partage*, etc.)
- <(il) bâille> [ba:j] (s'écrivait autrefois <baaille> ; s'oppose à <bail> [baj])
- <râble>² [ʁɑ:bl] (s'écrivait autrefois <roable> ; ne rime pas avec la terminaison *-able* de mots comme *capable*, *étable*, etc.)
- <(il) gagne> [ga:ɲ]³ (s'écrivait autrefois <gaagne> ; ne rime pas avec, par exemple, *montagne*)

6.2.3. Dénasalisation d'une voyelle anciennement nasalisée

Souvent toutefois il n'y a aucun accent circonflexe pour vous aider à savoir que le mot a été traditionnellement prononcé (ce n'est plus le cas aujourd'hui) avec une voyelle postérieure allongée. Un des cas possible est celui où la voyelle se trouve devant consonne nasale et résulte en fait de la dénasalisation d'une voyelle qui s'était nasalisée en ancien français ; la nasalisation avait provoqué la postériorisation, qui s'est maintenue après la dénasalisation. Exemples :

- <condamne> (du verbe *condamner*) [kɔ̃da:n] (se prononçait en ancien et en moyen français [kɔ̃dãnə])

² « Outil à long manche terminé par un petit râteau, qui sert à remuer des matières en fusion, à nettoyer des fours, etc. » ; « partie charnue qui s'étend des côtes à la naissance de la queue, chez certains quadrupèdes ».

³ Le Petit Robert 1977 donne encore un [ɑ] postérieur pour ce verbe ; à partir de l'édition de 1993, la seule transcription donnée affiche un [a] antérieur.

- <flamme> [fla:m] (se prononçait en ancien et en moyen français [flām])
- <Anne> [ɑ:n] (se prononçait en ancien et en moyen français [ān])

6.3. En position prétonique

La situation en syllabe prétonique (donc intérieure) est semblable du point de vue de l'étymologie et des indices graphiques, mais de manière générale la tendance à ne pas respecter l'opposition est plus forte dans cette position qu'en position tonique. En outre, la durée vocalique de la voyelle postérieure n'est pas nécessairement aussi longue qu'en syllabe tonique. Quelques exemples :

- <pâmer> [pa:me] (ne rime pas avec <ramer> [ʁame])
- <pâtir> [pa:tir] (ne rime pas avec <compatir> [kɔ̃patir])
- <pâté> [pa:te] (ne rime pas avec <épaté> [epate])
- <mâtin> [ma:tɛ̃] (ne rime pas avec <matin> [matɛ̃])
- <château> [ʃɑ:to], <râteau> [ʁɑ:to], <gâteau> [gɑ:to] (ne riment pas avec <bateau> [bato])

6.4. L'influence de l'analogie

Je terminerai avec un phénomène d'analogie, parallèle à celui que nous avons vu la semaine dernière pour expliquer la différence entre *brosse* avec un [ɔ] ouvert, et *grosse* avec un [o] fermé. Influencés par des mots apparentés qui avaient un [ɑ] postérieur en finale absolue, syllabe ouverte, certains mots qui avaient à la base un [a] bref et antérieur ont acquis une voyelle postérieure et longue :

6.4.1. D'abord, analogie entre la forme masculine et féminine de l'adjectif :

- <basse> [ba:s] (à partir de <bas> [ba] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*, qui ont tous une voyelle antérieure brève [a])
- <grasse> [gʁa:s] (à partir de <gras> [gʁa] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*)

6.4.2. Puis, analogie entre le verbe et sa racine substantivale :

- <passe> (du verbe *passer*) [pa:s] (à partir de <pas> [pa] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*)
- <lasse> (du verbe *lasser*) [la:s] (à partir de <las> [la] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*)
- <tasse> (du verbe *tasser*) [ta:s] (à partir de <tas> [ta] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*)
- <amasse> (du verbe *amasser*) [ama:s] (à partir de <amas> [ama] ; ne rime pas avec *glace, place, face, etc.*)